

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean Baptiste JACCOUD

Mes souvenirs de collège (Suite) :  
partie XII. L'année de philosophie, suivi de  
partie XIII: Avant de quitter le Valais

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1927, tome 26, p. 36-41

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

# Mes souvenirs de Collège

(Suite.)

## XII. L'année de philosophie.

Il ne m'est pas resté un souvenir bien net des questions de détails que nous avons approfondies pendant cette année de philosophie ; il est probable que dans la mentalité de M. Gard la question de la certitude primait toutes les autres, comme du reste elle les primait dans la mentalité de l'époque, où tout le monde se ressentait du Cartésianisme et du Kantisme. Du reste, dès qu'il ne s'agissait plus des critères de vérité et de l'objectivité des connaissances, on s'en tenait à l'enseignement ordinaire des écoles catholiques, et volontiers sans discuter les questions à fond ou sans pousser la chose jusqu'au bout.

Jusqu'à quel point étais-je formé, lorsque, en juillet 1865 je quittai le Collège de St-Maurice, parce que j'y avais terminé mes études ? Il va de soi que moi-même je me croyais formé, sinon parfaitement et sous tous les rapports, du moins d'une façon générale et pour l'ensemble. J'avais une bonne idée de moi, j'étais content de moi et de mon collège. Volontiers j'eus accordé que les sciences me restaient étrangères, que je n'y avais pas été sérieusement initié par des mathématiques élémentaires et des notions restées vagues d'histoire naturelle. Mais pour les lettres et la philosophie, je croyais, sinon en savoir assez, du moins avoir vu clair dans la chose et un peu jusqu'au fond. Ce qui est vrai, c'est que je m'en allais avec le goût de l'étude et la volonté bien arrêtée de m'instruire. Quant à mon développement, il était inégal, très avancé par certains points, insuffisant sur d'autres, souvent simplement commencé, mais bien commencé. N'ayant jamais été surmené, il ne me restait ni dégoût de l'étude, ni mauvais souvenir des heures passées sur les bancs du collège, ni découragement d'aucune sorte ; mais les bonnes dispositions que j'avais apportées en entrant, sept ans auparavant s'étaient toutes conservées et accrues, si bien que mon avenir était désormais fixé ; je ne me vouerais ni à une entreprise matérielle, ni à la fondation d'une famille, mais, vu mes dispositions religieuses, à

l'état ecclésiastique. De me faire chanoine de St-Maurice ou d'entrer dans quelque autre Ordre religieux, il ne pouvait être question, car mon individualité restait trop fortement trempée, j'éprouvais trop le besoin d'avoir et de conserver l'initiative de mes actes et la maîtrise entière de ma conduite. Mes sympathies n'en allaient pas moins à la vie religieuse en générale et je me sentais attaché à l'Abbaye par la reconnaissance et par une sorte de parenté contractée au cours de mon éducation et de ma formation intellectuelle. Aussi, à l'idée de quitter pour toujours le Collège de St-Maurice et cette vénérable Maison, je sentais mon cœur se serrer. J'y avais été si heureux pendant sept ans ! L'Abbaye était devenue pour moi comme une famille ; mes meilleurs condisciples, mes amis intimes restaient en Valais, et je me sentais lié au pays lui-même, j'étais devenu Valaisan.

### XIII. Avant de quitter le Valais.

Lorsque j'achevai ma Philosophie à St-Maurice, en juillet 1865, j'avais dix-huit ans, et, au physique comme au moral, je devenais un homme, gardant encore beaucoup de l'adolescent et même de l'enfant, mais ayant toute ma volonté et sachant disposer de moi-même, sans pourtant éprouver le moindre sentiment de révolte contre l'autorité ou d'opposition contre l'ordre reçu. Mon père, déclinant de plus en plus et me témoignant d'ailleurs une pleine confiance, bien que je ne fisse rien sans lui, au fond, j'étais désormais maître de moi, et je disposais librement de mon temps comme de mon avenir. Je lui fis donc part de mon projet de rester quelques jours en Valais après la distribution des prix, pour explorer un peu le pays, dont je n'avais encore vu qu'une minime partie. Je n'étais pas dépensier ; mes modestes ressources allaient aux fournitures de dessin et à l'achat de livres ; car une partie de ma bibliothèque date de là. Je réunis une cinquantaine de francs pour ma course en Valais. Quant à l'excursion elle-même, j'en concertai tous les détails avec mon ami Jules Tavernier. Nous nous communiquions nos projets de vocation. Lui voulait entrer au St-Bernard, et moi me faire prêtre séculier dans mon diocèse. A cela, il n'y avait plus rien à changer, bien que le public n'en sût rien et que nos parents eux-mêmes n'en fussent pas

complètement informés. Comme l'année précédente, à l'occasion d'une réunion d'étudiants suisses, valaisans et fribourgeois, à Châtel-St-Denis, Jules était venu passer quelques jours avec moi à Fiaugères, il fut convenu que j'irais à mon tour chez ses parents à Martigny. Je devais d'abord monter sans lui, avec un groupe de condisciples, au Grand-St-Bernard, puis venir le rejoindre à Martigny, d'où nous irions ensemble et seuls à Chamonix.

C'était ainsi une double course à faire dans des conditions différentes ; quoique, à vrai dire, le St-Bernard m'intéressait à raison de mon ami Jules, qui devait aller y passer sa vie, et que par conséquent il dût être, lui, la pensée dominante et la préoccupation de la première partie comme de la seconde. Au fond, Jules Tavernier était pour beaucoup dans mes sympathies pour le Valais lui-même, considéré simplement comme site ou comme pays ; et jamais depuis je n'ai remonté ou redescendu la Vallée du Rhône de Sion au Bouveret sans penser à lui ; cette enfance du sentiment, qui poétise tout, s'est étendue à ma vie entière.

Pour aller au St-Bernard, j'avais avec moi Dumas, Clerc, Favre, Magnin, Maurice Carron et trois autres — nous étions en tout neuf — et même, jusqu'à Sembrancher, pendant l'après-dîner du premier jour, nous eûmes la compagnie de Luder et Voutaz, nos condisciples de Sembrancher, qui n'allaient pas plus loin. Comme il y avait eu marché à Martigny, les parents de nos condisciples et d'autres gens montaient avec nous et nous prêtaient volontiers les places de leurs chars à bancs restées libres et se montraient ouverts et affables envers nous, envers moi en particulier, que l'on connaissait un peu par ouï dire. A Sembrancher nous logeâmes chez nos condisciples ; j'eus ma chambre, moi, chez Voutaz, tout près de la Dranse, qui coulait avec un terrible fracas. Dès deux heures du matin nous repartions pour Orsières, d'où l'on monta à Liddes et à Bourg-St-Pierre, avant le lever du soleil. Je me souviens encore de la belle teinte rose que présentait plus loin, au lever du soleil, la montagne de droite, au-dessus de la zone des forêts ; cette teinte était due à de vastes champs de rhododendrons en fleurs. On déjeuna à la Cantine de Proz, où l'on fit un long arrêt. Ce n'est qu'après avoir remonté un assez long névé par un soleil ardent, que nous arrivâmes à

l'Hospice vers 11 heures. Comme parmi nous il y avait plusieurs futurs chanoines, et que d'ailleurs on nous avait annoncés, nous fumes magnifiquement reçus et traités ; on nous fournit tous les renseignements désirables, et nous explorâmes à loisir, pendant la soirée les abords du lac, encore presque partout recouvert de glace, puis la morgue, où l'aspect macabre des cadavres appuyés aux murs nous impressionna beaucoup, si bien que, la nuit suivante, plusieurs de la bande en rêvèrent. Je n'étais pas encore assez familiarisé avec les montagnes pour en saisir le caractère grandiose ; le paysage me parut plutôt un peu monotone et même triste ; mais les souvenirs historiques et les légendes se mêlaient à l'aspect extérieur des sites pour y répandre de la poésie, sans compter que pour moi il y avait, en outre et par-dessus tout, l'image de Jules Tavernier, le futur chanoine, qui achevait d'idéaliser le monastère et le pays.

Au retour, on se sépara, ceux du pays rentrant chez eux ou allant visiter des parents, et les autres ayant hâte d'arriver assez tôt à Martigny pour y reprendre les trains du soir. Quant à moi, j'étais attendu chez les Tavernier, à Martigny-Bourg. Pendant la soirée, je fis connaissance avec ceux d'entre eux que je n'avais pas encore eu l'occasion de voir, et comme de juste on me dorlota. Jules faisait les préparatifs de la longue course du lendemain. Ce lendemain, je l'attendais avec d'autant plus d'impatience, qu'il devait mettre comme le dernier sceau à notre amitié de collègue, avant la séparation rendue inévitable par notre différence de vocation.

Il va de soi que nous partîmes de bonne heure. La mère de Jules, Mme Tavernier, s'était levée pour nous faire déjeuner et nous adresser les recommandations dont vu notre inexpérience, nous pourrions avoir besoin. Quand nous approchâmes de la Forclaz par l'ancienne route de mulets (la route carrossable actuelle n'avait pas encore été construite), le soleil se levait, et nous jouîmes en plein du panorama que présente la vallée du Rhône dans la direction de l'est. Dans une maison où Jules était connu, on nous donna du lait, ce qui nous rafraîchit et raviva nos forces. Il va de soi que mon ami, au courant du pays, m'en faisait les honneurs et m'expliquait tout, en y mettant les légendes. Une fois à la Forclaz, l'horizon s'ouvrit soudain vers le nord et surtout vers l'ouest, où

se trouvait la chaîne du Mont-Blanc, dont nous apercevions le bout hérissé de pointes émergeant des névés et des glaciers. Sous nos pieds, c'était la profonde vallée de Trient, que nous allions franchir par un sentier, bien au-dessus du village, dans la direction du Col de Balme, où nous allions. Tout devenait nouveau pour moi, et bien mieux qu'au St-Bernard, je me trouvais enfin dans la haute montagne. On dîna tant bien que mal, vers dix heures dans un chalet, puis le parcours continua, sous un soleil ardent, par conséquent, moins vite. Nous marchions comme nous aimions à le faire, quand nous étions seuls, la main dans la main, légèrement penchés l'un contre l'autre, en causant sans interruption, très doucement quoique non sans quelque vivacité. Tout nous intéressait le long du chemin et dans l'horizon plus ou moins éloigné. Ayant déjà fait le voyage et étant du pays, Jules avait des explications pour tout, et je crois qu'on ne se contredisait jamais, tant nous entrions dans la manière de voir de l'autre partie. Pendant la montée du col de Balme, d'abord très raide et un peu ombragée, puis plus douce, mais un peu monotone, on se dit bien des choses qui n'avaient plus trait au paysage et au site. Le col, avec son petit hôtel, semblait nous fuir, car chaque fois que nous arrivions en haut de la colline où il s'était longtemps montré, on l'apercevait beaucoup plus loin. Enfin, on y arriva et, tout en contemplant la chaîne du Mont-Blanc avec sa série d'aiguilles et de glaciers descendant dans la vallée de Chamonix, on prit des rafraîchissements. Puis ce fut la descente très rapide et très facile vers le village de Trient et vers Argentière, toujours, avec les grands glaciers à notre gauche, et nous avions vu réapparaître les forêts de sapin des deux côtés de la vallée. Le soleil qui baissait jetait des teintes chaudes sur les roches nues et les neiges et faisait magnifiquement ressortir les traînées blanches des grands glaciers descendant tout bas dans la plaine jusque près de l'Arve. C'était juste l'époque où les glaciers étaient au maximum de leur croissance. Celui des Bois, en particulier, descendait en cascade jusqu'à la plaine d'alluvion de Chamonix. J'eus l'occasion d'en voir la langue, comme on dit, frôler un champ de seigle. Maintenant, pour retrouver ce glacier, il faut remonter les escarpements qu'il recouvrait jusqu'à une distance de plus d'une lieue. Plus bas, dans la

vallée, à l'ouest de Chamonix, c'était le glacier des Bossons dont la longue traînée allait jusqu'à l'Arve. Pendant qu'aux approches de Chamonix nous admirions ces beaux contrastes, d'un côté pleins de fraîcheur, de l'autre donnant l'impression d'une nature à la fois grandiose et sauvage, les nuages s'amoncelaient peu à peu et un formidable orage éclatait sur le Mont-Blanc. L'orage se renouvela bientôt, et le lendemain matin nous en avions la queue sous forme d'une matinée pluvieuse et maussade. Nous logeâmes dans un modeste hôtel du village, changé peu à peu en ville, bien que, alors déjà, il y régnât beaucoup d'animation pendant la bonne saison. La photographie s'était déjà assez développée pour qu'on en vît de très beaux spécimens aux vitrines des marchands. Je dus me contenter d'emporter quelques vues modestes.

(A suivre)

M<sup>gr</sup> JACCOUD  
ancien recteur de St-Michel.